

# Quand les Barbinoises blanchissaient dans l'Erdre



Des bateaux-lavoirs, il ne subsiste qu'un exemplaire, aujourd'hui converti en habitation. Des lavandières de l'Erdre, reste le souvenir...

**A**h ! La pittoresque silhouette des bateaux-lavoirs ; le langage fleuri des lavandières ; le bruit des battoirs ; les prairies pavoisées de linge en train de sécher... Images nostalgiques et bucoliques des bords de l'Erdre au temps d'avant les machines à laver... Le mot "lavandière" évoque des piles de linge blanc et parfumé, gracieusement portées dans un joli panier par une jeune femme souriante... Images de cartes postales cachant une réalité moins riante.

**L'Erdre : un marécage nauséabond.** Jusque dans les années 50 et l'arrivée du meilleur ami de l'homme, le lave-linge, la

lessive constitue la plus dure des corvées ménagères. À Nantes, ville pauvre en fontaines mais traversée par une rivière et un fleuve, on lave à même la Loire et l'Erdre. Avec une préférence pour cette dernière, surnommé "rivière de Barbin", nom du quai où sont amarrés en grand nombre les bateaux à laver ; il désigne surtout le village de la rive droite de l'Erdre, au bas du coteau Mont-Goguet. C'est, au XIX<sup>e</sup> siècle, un quartier insalubre aux rues non pavées et jonchées d'immondices, peuplé de marginaux et où l'expression "coupe-gorge" prend tout son sens. À sa lisière sont amarrés les bateaux-lavoirs à bord desquels officient les "Barbinoises", car "L'Erdre lave plus blanc", affirment les connaisseurs. Et pourtant... Au XIX<sup>e</sup> siècle, la "plus belle rivière de France" est, à hauteur de Nantes, une ➔

## NANTES — MI-CARÈME 1911

4 - La Reine des Reines M<sup>lle</sup> Letcarneux, des lavoirs de Barbin, et ses demoiselles d'honneur M<sup>lle</sup> Leroy, des lavoirs de Sèvres, et M<sup>lle</sup> Deniaud, des lavoirs de St-Sébastien



➔ sorte de cloaque, saturé d'émissions nauséabondes et colorées issues des différentes activités pratiquées en amont : tanneries, abattoir et teintureries, auxquelles s'ajoutent celles des égouts. Loin de nettoyer ces déjections, le savon des lavandières ne fait qu'ajouter à la pollution de ce qui ressemble plus à un marécage qu'à un joli cours d'eau. Au point d'y interdire la lessive en cas d'épidémies : le choléra se répand via les draps "propres"! Mais rien n'arrête les lavandières, qui défendent chèrement leur gagne-pain à chaque fois qu'il est menacé. Elles se dressent, battoir en main, quand on accuse les bateaux-lavoirs de gêner la circulation des autres navires, quand on parle de les interdire, quand on réglemente leur



Une lavandière de Barbin, battoir en main.

nombre... Ces embarcations, souvent précaires, souvent d'anciens chalands reconvertis après des avaries, ne sont à l'origine guère plus que des radeaux améliorés. Sur les côtés, des selles à laver, appelées bancs, sont légèrement inclinées vers l'extérieur. Au centre, les "gargotes" (lessiveuses) chauffent sur des fourneaux de briques ; on y fait bouillir le linge qu'on brasse avec une trique. Ainsi, l'hiver, comme le cite M<sup>me</sup> Fisselier dans son livre *En flânant sur les bords de l'Erdre*, les lavandières ont "le devant glacé, le derrière rôti" !

**Bancs à louer.** Le 3 mai 1942, un arrêté préfectoral impose des normes de construction : les bateaux-lavoirs ne devront pas dépasser 5,50 mètres de large et 14,30 mètres de long, ils seront pourvus d'un toit de zinc ou de bois "bien travaillé", à faible inclinaison pour ne pas gêner les manœuvres des cordages des navires de haut bord qui cohabitent avec les lavoirs sur les quais. Quelques chantiers de construction navale se mettent à fabriquer ces embarcations spécifiques. Leur



Les bateaux-lavoirs (1912) : des embarcations précaires, souvent d'anciens chalands, ne sont à l'origine guère plus que des radeaux améliorés. Mais en mai 1942, un arrêté préfectoral impose des normes de construction.



JC LEMOINE, CARTOPHILIE

Méprisées, humiliées, épuisées, les centaines de femmes qui forment la corporation des lavandières, trouvent chaque année leur revanche à la mi-carême : l'une d'entre elles est reine de la ville.

propriétaire, qui s'acquitte d'une patente et d'un droit de stationnement, loue aux blanchisseuses un banc, un battoir, une marmite et un baquet. Les utilisatrices sont des ménagères lavant leur propre linge, des ouvrières qui travaillent à la journée pour une maison bourgeoise ou une "maîtresse blanchisseuse", ou des lavandières professionnelles, indépendantes, ayant des "pratiqués" (clients) réguliers. À bord, tout en travaillant durement, par tous les temps, parfois en cassant la glace de la rivière, on cause, souvent haut et fort, on n'hésite pas à répondre vertement aux marins s'ils s'aventurent à invectiver les lavandières, qu'ils appellent familièrement des "poules d'eau".

Après la lessive, le linge mouillé, pesant, trempe le dos de celles qui le transpor-

tent, courbées sous la charge, dans une hotte. D'autres utilisent une brouette. Les prairies avoisinantes sont louées pour y étendre la lessive, quand quelques bateaux-lavoirs sont pourvus d'un étage dévolu au séchage. Puis, les valeureuses blanchisseuses livrent le fruit de leur travail, à pied ou en utilisant des toues qu'elles manient à la godille.

**Reines d'un jour.** Méprisées, humiliées, épuisées, les centaines de femmes qui forment la corporation trouvent chaque année leur revanche à la mi-carême : pendant une journée, l'une d'entre elles est reine de la ville et défile fièrement sur un char... dissimulant dans de jolis gants ses mains abîmées.

Bateaux vétustes, eau sale, encombrement des quais... faute de fontaines dans les quartiers populaires de la ville, il faut bien s'accommoder de ces inconvénients. Jusqu'en 1855, date à laquelle on construit à Nantes le premier "bain-lavoir" à terre, sous le tollé des lavandières qui voient là une menace pour leur activité. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la pollution les amène à migrer en amont du pont de la Motte-Rouge. Puis les lavoirs à terre se multiplient, l'eau devient courante dans les habitations... Dans les années 30, les comblements de l'Erdre et de la Loire contribuent à sonner lentement le glas des bateaux-lavoirs... et des Barbinoises. Les derniers bateaux-lavoirs abdiquent définitivement à l'arrivée des lave-linges.

PASCALE WESTER

Sources : André Péron, *L'Erdre et ses bateaux-lavoirs. Les blanchisseuses de Barbin* (édition du Ressac), *Saint-Félix, mémoires d'un quartier*, livre II, Archives municipales.  
Crédit photographique : M. Lemoine.

